

### Hilary Putnam – Réponse à John McDowell<sup>1</sup>

Dans l'ensemble, je suis tout à fait en accord avec la position que John McDowell défend et, en réalité, je considère que je soutiens des conceptions similaires depuis au moins 1985. Mon seul problème est donc de comprendre comment il se trouve que McDowell estime que, aussi récemment que dans *Representation and Reality* (1989), je pensais encore que « les états et occurrences “dans” l'esprit ont une nature intrinsèque qui est indépendante de la manière dont celui qui possède cet esprit est situé dans l'environnement ». Une partie du problème tient à cela : tandis que je *commettais* une erreur dans la conception de l'esprit que je soutenais avant 1984-1985, ce n'est précisément pas l'erreur dont McDowell m'accuse. J'utiliserai ainsi cette réponse pour poursuivre l'esquisse d'autobiographie intellectuelle que j'ai entamée dans ma réponse à Gary Ebbs<sup>2</sup>.

Tout d'abord, deux points préliminaires. Lorsque j'écrivis « La signification de “signification” » (je l'ai écrit sur ma première machine à écrire électrique en janvier 1973), je distinguais de manière intentionnelle deux sens d'« états psychologiques », mais je ne pensais pas par là donner la priorité au sens étroit sur le sens large. Ainsi lorsque McDowell rapporte de manière répétée que j'ai soutenu que seuls les états identifiés comme étroits sont des états psychologiques *au sens propre ou strict*, il m'attribue une conception que, à l'époque déjà, j'aurais refusée. En effet, même dans les années 1970, j'exprimais déjà de la sympathie<sup>3</sup> pour l'idée de McDowell que « l'esprit

- 
- 1 NdE : Traduction française par Jonathan Gombin et Henri Wagner de la réponse de Hilary Putnam « Reply to John McDowell » à l'essai de John McDowell « Putnam on Mind and Meaning », initialement parue dans le numéro spécial de la revue *Philosophical Topics* consacré à H. Putnam (*The Philosophy of Hilary Putnam*, éd. C. Hill, vol. 20, n°1, 1992, p. 358-361). Nous remercions *The Permissions Company, Inc.* (au nom des Presses de l'Université de l'Arkansas) de nous avoir accordé à titre gracieux l'autorisation de publier cette traduction.
  - 2 NdT : « Reply to Ebbs », in C. Hill (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam. Philosophical Topics*, 1992, p. 347-358.
  - 3 Voir « Reply to Lugg » in *Cognition*, 3, 1977, p. 295-98. [NdT : Voici le passage en question : « Permettez-moi de dire que je ne vois pas du tout pourquoi M. Lugg se sent si assuré d'affirmer qu'il doit y avoir des phrases ouvertes du langage de la physique et de la chimie qui correspondent à des prédicats psychologiques tels que *x est en colère*. Étant donné la certitude que la colère peut être réalisée par un nombre infini de structures physico-chimiques différentes, il semble très peu probable qu'il y ait une telle phrase ouverte, au moins dans le langage de la physique de premier-ordre. Bien entendu, il peut bien exister une analyse fonctionnelle de la colère ; mais c'est quelque chose de tout à fait différent. Et l'argument que les références à l'environnement peuvent être éliminées parce que l'environnement est représenté à l'intérieur du cerveau me semble tout simplement être une erreur. Car le fait est que même si Desdémone et Iago sont représentés par des structures dans le cerveau d'Othello, néanmoins que ces structures soient des représentations d'une femme réelle et d'un homme réel qui agissent réellement de

n'est pas dans la tête ». Ensuite, McDowell exagère lorsqu'il rejette tout discours en termes de « symboles mentaux » dans la mesure où cela engagerait à admettre la conception qu'il attaque. Après tout, souvent nous *pensons avec des mots*. Comme je l'ai écrit dans « Computational Psychology and Interpretation Theory » (publié la première fois en 1983), « lorsque je pense (correctement) “Il y a un arbre devant moi”, l'occurrence du mot “arbre” dans la phrase que j'énonce dans ma tête est une occurrence douée de signification et l'un des items se trouvant dans l'extension de l'occurrence du mot “arbre” est précisément l'arbre qui se trouve devant moi. [...] Là où il y a matière à des différends entre psychologues, c'est quant à savoir *combien* d'items mentaux sont des représentations et dans quelle mesure il est utile de postuler un système *inconscient* complexe et important de représentations en vue d'expliquer la pensée consciente et l'action intelligente, etc.<sup>4</sup> ». Cela me semble encore correct. Reconnaître que des mots et des phrases sont employés lorsqu'on pense n'engage pas à admettre l'idée erronée (la « conception *duplex* ») selon laquelle la pensée de quelqu'un est simplement la phrase (l'objet syntaxique) « mais conçue dans les termes de ses relations à l'égard de ce qui est en dehors de la tête ».

Voici ce que je pensais à l'époque : le cerveau peut être décrit comme s'il était un ordinateur (je pense toujours que cela *peut* être à la fois possible et utile) *et* qu'une telle description constituerait, à un certain niveau, une description de *l'esprit*, quoiqu'une description non complète (pour des raisons similaires à celles de McDowell, je ne pense plus cela). Dans « Computational Psychology and Interpretation Theory », j'ai représenté l'ordinateur comme disposant (possiblement) d'un « analogue de langage », avec des

---

certaines manières n'est pas une propriété physico-chimique de ces structures, mais dépend de la relation de ces structures à leur environnement. Ainsi, prédiquer la phrase ouverte *x est jaloux d'Othello*, ce n'est pas produire un énoncé dont les conditions de vérité peuvent être données simplement dans les termes de la physique et de la chimie du cerveau d'Othello (à moins que nous redéfinissions la jalousie de sorte à ce qu'on puisse être jaloux des produits de notre imagination) ; et nous aurons des problèmes pires encore avec le prédicat *x est arrivé à un prix d'équilibre\** ». L'astérisque renvoie à la note de bas de page suivante : « John McDowell a bien formulé ce point (je cite une correspondance personnelle) : “On pourrait dire que les états psychologiques ne sont pas nécessairement dans la tête. Bien entendu, c'est une manière paradoxale de le formuler : si les états psychologiques sont des états neurophysiologiques, on peut supposer que la tête ou au moins le système nerveux central se trouve là où ils se situent. L'idée serait la suivante : vous ne pouvez parvenir à leurs descriptions psychologiques en ne regardant nulle part ailleurs (Je pense que c'est l'idée de Wittgenstein lorsqu'il dit ‘Dieu, s'il avait scruté nos âmes, n'aurait pas pu y voir de qui nous parlions’)” ». La référence à Wittgenstein est *Philosophical Investigations*, The German Text, with a Revised English Translation, tr. G. E. M. Anscombe, Blackwell, 2001, II, xi, p. 185-185<sup>e</sup> (traduction française par F. Dastur et alii, *Recherches philosophiques*, Gallimard, Paris, p. 305) ; nous corrigeons la traduction, fautive, utilisée par McDowell, sans que cela ne change le sens du passage].

4 NdT : Putnam H., *Realism and Reason. Philosophical Papers*, vol. 3, Cambridge, Cambridge University Press, p. 141.

« analogues de phrases » et des « analogues de prédicats » et je me demandais alors ce que serait la « compréhension analogue » correspondante. J'ai répondu que ce serait la « possession d'une sémantique vérificationniste<sup>5</sup> ». Développant cette idée, je parlais d'« un ensemble de règles qui assignent des *degrés de confirmation* (des probabilités subjectives) aux analogues-de-phrases, relativement aux entrées expérientielles et relativement également à d'autres analogues-de-phrases »<sup>6</sup>. J'en venais à soutenir la conception que la *signification* de tels analogues de phrases (en supposant qu'ils existent) dépend de facteurs externes et de la rationalité interprétative. Mais je n'*identifiais* pas les analogues de phrases avec des pensées ou les analogues de prédicats avec des concepts. J'écrivais plutôt ceci : « L'objet de mon argument [...] est qu'il peut y avoir des *analogues-de-phrases* et des *analogues-de-prédicats* dans le cerveau, mais non des concepts »<sup>7</sup>. Cela est peut-être lié à la « conception duplex », mais, au moins superficiellement, cette position *rejette* précisément la thèse qui est constitutive de cette conception.

Pour voir là où je me suis réellement trompé, nous devrions examiner *Reason, Truth, and History*, et, en particulier, la référence rapide au fonctionnalisme<sup>8</sup>. Ayant expliqué que, tel que je l'entends, un « fonctionnaliste » identifie des propriétés mentales à des propriétés computationnelles du cerveau, j'écrivais la chose suivante : « Aujourd'hui j'ai encore tendance à penser que cette théorie est correcte ou au moins qu'elle est la description *naturaliste* correcte de la relation de l'esprit et du corps. Il y a d'autres descriptions "mentalistes" de cette relation qui sont également correctes [...] (en fait les notions de "rationalité", "vérité" et "référence" *appartiennent* à une telle version mentaliste [Remarquez qu'ici "mentaliste" renvoie à une description de "contenu large" !]) quoique . Je suis cependant attiré par l'idée qu'une *unique* version correcte est une version naturaliste dans laquelle les formes-de-pensées, les images, les sensations, etc. sont des occurrences physiques caractérisées fonctionnellement<sup>9</sup> ». À mon avis, McDowell se serait focalisé sur l'usage de « formes-de-pensées » dans ce passage. Il s'agit d'une expression étrange que j'ai employée précisément parce que je *ne* voulais *pas* dire que les *pensées* sont des occurrences physiques caractérisées fonctionnellement. Mais ce que je trouve bien plus malencontreux à la fois dans *Reason, Truth, and History* et dans

---

5 *Realism and Reason*, p. 142.

6 *Realism and Reason*, p. 141-142.

7 *Realism and Reason*, p. 154.

8 *Reason, Truth, and History*, p. 78-82.

9 *Reason, Truth, and History*, p. 79.

les passages tout juste cités issus de « Computational Psychology and Interpretation Theory », c'est ma manière de concevoir la *perception*.

Quoique seules les « formes-de-pensée » (les analogues-de-phrases) et non les pensées peuvent être caractérisées « de manière naturaliste » (par « naturaliste », j'entends ce que McDowell entend par l'adjectif « scientiste »), *ce sont les sensations elles-mêmes* – et non des « analogues » des sensations – qui étaient supposées être susceptibles d'une telle caractérisation. Dans la discussion qui suit le passage tout juste cité de *Reason, Truth, and History*, j'expliquais que, dans ma conception, les sensations ont un aspect « qualitatif » qui *ne peut pas* être caractérisé fonctionnellement et que cet aspect doit être identifié à quelque chose de physique. De la même manière, dans le passage issu de « Computational Psychology and Interpretation Theory », la référence aux « entrées expérientielles » présuppose simplement que l'ordinateur dispose d'entrées expérientielles, comprises comme des événements physiques se situant à l'interface de l'ordinateur et de l'environnement.

Je considérais comme allant de soi l'idée que la perception requiert une interface – un analogue physicaliste du *sense datum* ! Quoique je n'ai pas soutenu une conception *duplex* des pensées, je soutenais très précisément cette conception des *sensations* (ou des « *qualia* »). Comme McDowell l'a brillamment soutenu<sup>10</sup>, cette conception rend l'énigme [*puzzle*] « comment le langage peut-il s'accrocher au monde ? » à la fois inévitable et insoluble !

Selon cette conception, comme selon à peu près toutes les théories classiques de la perception, les « sensations » sont conçues comme des *data* (l'ordinateur cérébral ou « l'esprit » effectue des *inférences* à partir des « sensations », des sorties des processus perceptuels), mais les « sensations » ne sont reliées aux objets externes de l'environnement de l'organisme que causalement et non cognitivement. Mais, si notre activité rationnelle commence avec des « sensations » qui sont *aveugles*, au sens où elles n'ont aucun contenu conceptuel intrinsèque, alors comment notre activité conceptuelle pourrait jamais s'étendre vers ce qui est en dehors de l'esprit/du cerveau, cela doit constituer une énigme et toute solution au problème, ainsi conçu, supposera un saut mystérieux par-dessus l'abîme.

Ce n'était pas que cette conception ne me posait pas de problèmes, mais ce n'est que lorsque, en 1984-1985, je commençai à travailler sérieusement sur la philosophie de William James et à me focaliser, plus spécifiquement, sur sa tentative de défense du

---

10 Notamment dans ses conférences John Locke [NdT : publiées en 1994 sous le titre *Mind and World*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1994].

« réalisme naturel » (ainsi qu'il nomme quelque part sa conception) dans les essais réunis sous le titre *Essais sur l'empirisme radical* qu'il devint clair pour moi que, même si l'approche de William James contenait des éléments intenable, il avait raison de penser que les arguments en faveur de la conception traditionnelle n'étaient pas du tout concluants et que, ainsi que le formule James, selon l'empirisme traditionnel de Berkeley ou Mill, les expériences

« sont discontinues [...]. Votre Memorial Hall et le mien, même lorsqu'ils sont tous deux des percepts, sont complètement déconnectés l'un de l'autre. Nos vies constituent un agglomérat de solipsismes à partir duquel, du point de vue de la stricte logique, seul un Dieu peut composer un univers, ne serait-ce que de discours [*Our lives are a congeries of solipsisms, out of which in strict logic only a God could compose a universe even of discourse*].<sup>11</sup> »

Il est vrai que si les « expériences » sont supposées être identiques à certains états cérébraux, ce que James écrit doit être modifié. Dans ce cas, il y a des connexions – des connexions causales – entre mes expériences et les vôtres, mais de *simples* connexions causales, non conceptualisées, non analysées et non catégorisées ne peuvent transformer quelque chose qui n'a pas de contenu conceptuel en un *datum* doué de signification. L'attaque par James de l'idée d'interface m'a conduit à considérer avec attention l'essai de Strawson « Perception and its Objects » et, non pour la première fois, *Sense and Sensibilia* d'Austin. Ainsi que je l'écrivais à la fin de « La théorie de la perception de James »<sup>12</sup>, le résultat en est que :

« Ceux qui aujourd'hui défendent la théorie de la perception/*sense datum* [*the sense datum theory of perception*] (de nos jours, les *sense data* sont généralement renommés “états perceptuels” ou quelque chose de ce genre, et sont identifiés à des états cérébraux et/ou des états fonctionnels) peuvent répondre qu'ils ne cherchent pas à faire de l'“épistémologie fondationnelle”. Ils veulent seulement faire de la “psychologie philosophique”, disent-ils. Mais le présupposé qu'il doit y avoir des choses telles que les “états perceptuels” (au sens où cela ne signifie pas simplement que l'esprit est impliqué dans la perception, mais cela signifie que la similarité entre le fait de voir une rose et le fait d'halluciner une rose est expliquée par l'idée que les deux sujets sont

---

11 NdT : *Essays in Radical Empiricism*, in *Works of William James*, vol. 3, éd. Frederick H. Burkhardt, F. Bowers & Ignas K. Skrupskelis. Cambridge, Harvard University Press, 1976, p. 37-38.

12 Publié dans *Realism with a Human Face*, J. Conant (éd.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1990, p. 232-251.

dans “le même état perceptuel”) fait partie de l’idée qu’il y a des états qui sont aussi, d’une certaine manière, des apparences et que ces états sont à l’intérieur de nous. Il s’agit précisément de l’image dont James essayait de nous libérer. Il est étonnant de voir à quel point il est difficile de revenir à l’idée que, après tout, nous percevons normalement ce qui est là au dehors et non quelque chose “au dedans”.

Je crois que James était sur la bonne voie et qu’Austin également même si aucun des deux n’acheva tout à fait le travail. Je sais que James est généralement considéré comme un philosophe qui suscite l’inspiration (souvent au sens péjoratif du mot). Le but de cet essai était de suggérer qu’il était également un penseur profond qui fut aux prises avec des questions incroyablement profondes. Ses solutions peuvent avoir été “délirantes”, mais, ainsi que Wittgenstein le remarquait dans une note privée : “C’est seulement en pensant encore plus follement que les philosophes que vous pourrez résoudre leurs problèmes”.<sup>13</sup> »

En affirmant que la tâche d’élaborer et de défendre une conception de la perception d’après laquelle il n’y a aucun besoin d’une interface ou dans laquelle l’absence de besoin d’une interface est rendu manifeste n’est pas tout à fait achevée, j’entendais reconnaître le besoin d’une discussion davantage approfondie des forces qui nous poussent à poser des interfaces de diverses sortes. Les récentes conférences John Locke de McDowell constituent, selon moi, le point culminant de cette discussion. McDowell a poursuivi ce beau combat plus loin dans cette direction que je ne l’ai moi-même fait. Mais je ne crois pas que quoi que ce soit que j’ai écrit dans *Representation and Reality* ne contredise réellement la position qu’il défend à juste titre<sup>14</sup>.

---

13 NdT : *Realism with a Human Face*, p. 251.

14 En particulier, les deux éléments de preuve qu’il cite à l’appui du contraire sont tous deux des lectures incorrectes. Dans sa citation de la page 7 de *Representation and Reality*, les guillemets simples autour de « psychologiquement réels » constituaient bien entendu des guillemets de distanciation. Ce qu’il prend pour « une expression de scientisme » était une attribution de scientisme à Fodor. Quoique j’accorde à McDowell que j’ai manqué d’apprécier l’importance de la conception d’Evans, l’usage de « mentalisme » dans *Representation and Reality* avait pour fin de décrire la position associée au « MIT », i.e. à Chomsky, Fodor et compagnie. Cet usage ne reflète pas ma conception de l’esprit, mais constitue leur propre manière de désigner leur position. De même, dans cet ouvrage, j’ai exprimé de manière répétée un certain scepticisme à l’égard de l’existence de « représentations mentales » autre que les représentations de surface – les mots et les phrases que nous employons en pensant.